

LES FABULATIONS DU QUOTIDIEN

par Brunhilde Biebuyck

*Y a-t-il encore place pour le conte dans notre monde contemporain ?
Brunhilde Biebuyck montre à quel point
nous sommes environnés d'histoires :
elles s'élaborent et circulent sans cesse, dans le quotidien
le plus ordinaire, retravaillé par l'impérieux besoin de raconter
pour échapper à la banalité.*

Depuis plusieurs années, je réfléchis sur l'art de raconter et sur les formes issues de cet art dans notre monde actuel. Dans le cadre de nos vies « post-modernes », les veillées d'antan, nous le savons, ont été relayées par l'écran de nos télévisions et à présent l'écran de nos ordinateurs, nous impliquant tous dans des réseaux de transmission à la fois oraux, visuels et écrits. Comme en témoignent les remarques suivantes, ces nouveautés technologiques sont trop souvent tenues pour responsables du déclin de la tradition orale.

Dans nos cultures « occidentales » nous assistons à la mort des conteurs. Comme le dit avec un peu d'humour et beaucoup de nostalgie Pierre-Jakez Hélias : « Aujourd'hui ils (les conteurs) regardent la télévision comme tout le monde. »¹

L'oralité, dans sa forme traditionnelle, disparaît peu à peu. Et si l'oralité renaît, dans une certaine mesure par l'intermédiaire des médias, c'est une oralité « machinique » qui a peu à voir avec l'oralité traditionnelle propre à l'univers des contes².

Certaines formes de la tradition orale ont effectivement disparu ou ont été transformées pour répondre à nos préoccupations actuelles, nos conditions de vie, nos temps de loisirs³. Mais reléguer l'oralité, et en particulier la narration orale, sur le banc des condamnés est témoigner de sentiments nostalgiques et d'une vision quelque peu presbyte. L'*homo sapiens* est encore et restera toujours un *homo narrans* ; le désir qu'ont les gens de se raconter mutuellement des histoires n'a pas changé pour autant car l'être humain a toujours besoin de valoriser son expérience et de l'extérioriser par le biais d'une forme ou une autre de narration. Comme l'a si bien remarqué Bateson, « les êtres humains pensent en histoires » et, de mon point de vue, ils sont habités par la nécessité de les raconter.

En dehors des narrations plus formelles telles le conte et l'épopée, qui bénéficient de leur propre espace-temps et d'une forme reconnaissable d'emblée, il a toujours existé une série d'histoires qui s'intègrent dans un archipel de petites paroles s'élevant au gré

de nos rencontres. Négligées par les chercheurs en tradition orale, ces histoires perdurent jusque dans notre monde contemporain, prenant la relève de ce qui autrefois se transmettait lors de nos veillées villageoises, devenant, il me semble, le lieu par excellence où nous exprimons et nous déclinons notre modernité. Aujourd'hui, il existe en effet tout un maillage de narrations orales dont les thèmes diffèrent mais dont la forme et le fonctionnement sont analogues. Je regroupe ce type d'histoires sous la rubrique de « fabulations du quotidien » car il s'agit bien là de « représentations imaginaires, versions romanesques d'un ensemble de faits » (*Petit Robert*, 1977), des faits qui relèvent du quotidien et du vécu de tout un chacun. Labov l'a bien noté, aujourd'hui « la forme de langue la plus hautement appréciée est celle qui, traduisant le vécu, le transforme en œuvre dramatique.⁴ » Comme nous allons le constater, la place que ces œuvres occupent dans nos vies est d'ailleurs assez conséquente, traduisant un véritable engouement pour la narration orale.

Contexte d'énonciation

Ces œuvres nous sont tellement connues, tellement familières que, souvent, nous sommes incapables de les reconnaître comme telles, de les « objectifier » : comme l'exprime Maryse Condé sur un tout autre sujet, « nous ne gardons plus deux yeux pour regarder tout partout, deux oreilles pour surprendre les moindres échos, une bouche pour goûter.⁵ » Leur vie est inextricablement liée à notre quotidien, accompagnant nos discours, nos gestes, nos clins d'œil. Nous les racontons, les évoquons, y faisons référence au jour le jour et, souvent, ce sont nos propres vies qui sont « mises en récit ».

Certaines histoires circulent dans des groupes restreints ; des groupes d'amis, par exemple, se délectent de l'art de narrer,

raconter des histoires étant le but d'une grande partie de leurs rencontres, tous s'attachant à en glisser une dans la conversation et à réussir à faire basculer un échange d'informations en un échange narratif. Pour exister, chaque groupe a également besoin « d'être reflété par l'extérieur, comme une entité collective⁶ ». Donc, depuis leurs microcosmes, dont les limites sont bien définies, les membres de ces groupes se racontent non seulement entre eux mais aux autres également, accentuant ainsi leur connivence tout autant que leur plaisir de « se » narrer et de s'alimenter d'histoires nouvelles.

J'ai eu l'occasion d'enregistrer un tel groupe d'amis qui passent leur temps à se délecter de mots, à parler pour raconter.⁷

Pour eux, la parole et surtout leurs histoires, sont un soutien permanent à leur mode de vie. En effet, il se donnent le temps d'échanger des histoires et ils orchestrent leur quotidien de telle façon qu'il leur fournisse les expériences nécessaires à ces échanges ; ils sont, en quelque sorte, à l'affût d'expériences qui pourraient se transformer en histoires et tentent de vivre les aspects invraisemblables et inhabituels de la réalité pour pouvoir ensuite les raconter. Leurs récits prennent alors une vie qui leur est propre ; ils quittent le domaine du quotidien pour entrer dans celui de la fabulation⁸.

D'autres histoires ne sont l'apanage d'aucun groupe ; tous pouvant les reprendre à leur compte, elles se propagent partout où l'on se réunit⁹. Certaines s'épanouissent pour ensuite s'étioler alors que d'autres reviennent régulièrement, s'éteignent au profit de nouvelles aventures mais réapparaissent des mois plus tard tout aussi fraîches que la mémoire les ayant évoquées.

De prime abord, ces histoires sont insaisissables car aucun temps ne leur est spécifiquement réservé ; aucun préambule ne les annonce. Au contraire, elles se fauillent, tan-



New York (Manhattan), © photo C. Puertas

tôt furtivement, tantôt avec fracas, dans une conversation banale. Dans ces contextes, nous sommes tous en quelque sorte des conteurs, vous et moi ; nous nous racontons entre nous. Et certains d'entre nous racontent mieux que d'autres, certains sont enclins plus que d'autres à raconter et à garder en stock un bon nombre d'histoires qui constituent leur répertoire personnel qu'ils racontent et re-racontent au fil de leur rencontres.

Liens de transmission

Pour entendre ces fabulations, nous devons nous pencher sur ce que Labov a nommé le « parler ordinaire.¹⁰ » C'est au fil d'une conversation dans un bureau, sur un pas de porte, autour d'un repas, au coin d'une rue, en voiture qu'il faut les attraper au vol, au gré des dires et de la complicité que partagent les uns et les autres et que nous observons. Les étudier demande alors une présence

constante, un éveil soutenu, voire une certaine vigilance, pour en capter la moindre référence. En tant que chercheur, nous sommes donc amenés à transformer notre rapport à l'objet étudié, nous impliquant davantage dans un contexte quotidien, transformant le rapport chercheur-informateur en celui d'interlocuteur à interlocuteurs, individuel ou multiples, prolongeant des liens de recherche en liens amicaux ou transformant des liens amicaux en liens de recherche.

Repérer ces histoires nous oblige à nous défaire de l'habitude qu'a tout chercheur en tradition orale de découper la réalité narrée en genres ; ici, les récits s'entrecroisent, se chevauchent : rumeurs, légendes urbaines, anecdotes, blagues, récits de vie, faits divers... Nous devons également changer de perspective et cesser de valoriser le récit, le texte, aux dépens du processus de narration car nous avons là des histoires dont les

contours ne sont pas toujours clairement délimités, tant elles peuvent être fragmentées, procédant par épisodes, incorporant les contributions d'autres interlocuteurs, des apartés... adoptant le même caractère, voire la même forme que les conversations les ayant suscitées. Ces histoires sont souvent nourries à plusieurs, chacun ajoutant son mot, sa phrase ; parler et écouter devenant une seule et même proposition.

D'autres supports, comme la presse écrite, la radio, la télé, le réseau de données sur Internet¹¹, le courrier électronique, alimentent également nos fabulations du quotidien, nous impliquant tous dans des réseaux allant bien au-delà de nos familles, du voisinage ou du travail. Si bien qu'aujourd'hui il est difficile de suivre la trajectoire d'une histoire qui, en fonction du lieu où elle atterrira, gardera sa spécificité d'origine ou adoptera les couleurs et l'esprit de ce lieu et des gens qui l'occupent. Les chaînons de transmission sont multiples et les voies ressemblent à des entrelacs comprenant retours et détours. À l'heure actuelle, nous ne pouvons, en effet, séparer l'oral de l'écrit ou du visuel car ils se conjuguent pour donner corps à nos histoires qui, qu'elles proviennent d'une source écrite ou non, se verront un jour tout de même racontées au cours de l'une ou l'autre causerie.

Contenu

L'idée d'une expérience vécue forme la base même des fabulations répertoriées : soit elles sont narrées à la première personne du singulier (le raconteur se présentant comme le témoin d'un fait ou l'objet d'une expérience) soit elle sont narrées à la troisième personne du singulier mais toujours prises en charge à la première, en insistant sur le fait que le raconteur rapporte l'expérience d'un intime, de l'ami d'un ami¹². Tout se transmet avec ce je tenace et cette authenticité réaffirmée à chaque récitation : « je l'ai vu », « je l'ai entendu ».

Autour de ce je, tout est orchestré pour ne pas quitter le temps présent, pour ne pas se projeter hors du temps vécu mais, au contraire, ancrer les histoires dans une réalité proche ou identifiable. L'enchantement n'est pas loin, nous disent-elles ; il est chez nous. L'auditeur n'est pas, comme par les contes, transporté dans une parenthèse temporelle à laquelle il est finalement extérieur ; il est invité dans un espace-temps qui surgit du dedans et dans lequel il se trouve lui-même impliqué. Le monde raconté est le monde d'ici et de maintenant ; même si l'espace est ailleurs, cet ailleurs demeure connu, reconnaissable. Les personnages sont donc, eux aussi, parfaitement identifiables : nos conteurs aiment mettre en scène leurs amis, les membres de leur famille, leurs voisins, leurs collègues... les personnes qu'ils croisent au hasard de leurs pérégrinations.

Ce je, ainsi que cet univers familier et un temps présent, favorisent la véracité des histoires racontées, car il s'agit bien de faire passer celles-ci comme expériences vécues ou témoignages véridiques, de faire passer des événements insolites, des invraisemblances pour du vrai. Mais alors que les uns véhiculent des « mensonges » pour des « vérités vraies », les autres transmettent un vécu qui semble être mensonger mais représente, en fait, des vérités réellement vécues. Que le contenu soit une véritable expérience sur laquelle on a fabulé ou une fabulation que l'on présente comme expérience vécue importe peu, puisque raconter son vécu est déjà le structurer ; rassembler des faits en une trame narrative implique déjà un certain degré de fabulation. Nos conteurs ont compris cela et ils en jouent davantage. En effet, en racontant, ils se servent de l'écart existant entre les faits vécus et la narration de ces faits, écart qui est souvent comblé par une bonne dose de « licence poétique ». Tout compte fait, leur vécu est « récité » plus que « vécu ».



Photo Sam Falk, in *The Family of Man*, © Droits réservés

Formes

Nous avons tous assisté à des réunions de famille, des assemblées de travail, des bavardages dans un bistrot où la conversation bascule vers un échange de réminiscences, d'expériences professionnelles, de rencontres insolites, d'anecdotes autour d'un personnage (un patron, un excentrique), histoires que certains reconnaissent et encouragent : « Ah ! Ça c'en est une bonne... » ou feignent de vouloir décourager : « Ah non ! Pas celle-là encore, c'est la dixième fois que tu la racontes » ou bien prétendent qu'elle était différente la fois précédente : « Non, mais c'est pas comme ça que tu l'as dit la dernière fois ; c'est pas ça qu'il a fait ! » Et certaines formules en sont les embrayeurs ; elles signalent et ouvrent le registre narratif,

fonctionnant comme le pont approprié entre le sujet de conversation et l'histoire qui sera introduite par la suite. Certaines de ces formules sont tellement identifiables qu'elles sont même reprises par les comiques professionnels sur les scènes de nos théâtres : « ça me rappelle le jour où » ; « viens que j'te dise » ; « tu sais pas la dernière » ; « tu n'vas jamais me croire » ; « il m'en est arrivé une bien bonne » ; « tu sais pas c'qui m'est arrivé l'aut' jour... »

Et parfois, lorsque deux personnes partagent la même histoire, elles s'interrompent dès l'incipit, chacune voulant prendre la parole, la voler à l'autre. Souvent, il s'agit d'un couple (époux-épouse, frère-sœur, mère-fille, deux amis) qui, dans sa joute autour d'une prise de parole, traduit un

rapport de force ou un malaise existant en dehors de la situation dans laquelle il se débat. Voici l'exemple d'une histoire où il était justement question d'un élan interrompu, racontée par un des « copains » que j'ai enregistrés :

Joel commence son récit mais Kenny prétend l'interrompre en annonçant : « Oh ! Regarde ça... » puis il rit et enchaîne en disant : « Je blague, vas-y... bon alors ? »

J. : Donc j'arrive sur les lieux, sur la 9ème rue entre l'avenue A et la 1ère avenue et là je rencontre la mère et sa fille ; je dis à la fille : « Racontez-moi ce qui s'est passé ». À peine avait-elle dit « Bon » que la mère interrompt en disant « Le problème est... » mais la fille dit : « Alors, maman, c'est qui qui raconte l'histoire, moi ou toi ? »

Et sa mère dit : « Bon d'accord, vas-y, raconte. »

Et la fille dit : « Bon, tu vois, je viens de sortir de l'hosto et mon copain était censé rester dans mon appart. »

Et la mère intervient et dit : « Oui, mais le problème est que le copain a perdu les clés... »

La fille regarde sa mère de travers et dit : « Bon d'accord, c'est donc toi qui racontes l'histoire, maman, c'est donc ça l'idée ? »

À ce moment de l'histoire, Joel s'arrête pour décrire la voix stridente des deux femmes. Entre temps, se souvenant d'un endroit où l'on pourrait tous dîner, Kenny interrompt Joël et lui propose le nom d'un restaurant, s'ensuit un aparté, puis Kenny enchaîne, disant :

K. : Bon, alors continue...

J. : Donc la mère dit : « Bon d'accord, c'est moi qui le ferai, je raconterai l'histoire. » Et la fille dit : « Mais, maman c'est moi qui raconte l'histoire. » Et la mère de répondre :

« Ben, vas-y alors, faut savoir. » Et la fille de dire : « Non, non vas-y puisque tu insistes... » J'en avais ras-le-bol et pour les arrêter, j'ai dit, « bon d'accord, c'est moi qui vais vous raconter l'histoire ! »

Interruptions mises à part et dès que l'histoire est terminée, d'autres formules ont pour objet de clore le récit, le raconteur se prononçant sur ce qu'il vient de narrer, « j'savais qu'un jour ça d'vait m'arriver » ; ou, au contraire, « j'aurais jamais cru que ça pouvait m'arriver » ; ou « non mais, tu t'rends compte ? ». Certaines clôtures sont parfois absurdes comme « j'te raconte pas », alors qu'on vient de tout raconter, ou « j'te jure », alors qu'on a insisté tout au long du récit sur la véracité des événements ; d'autres formules sont plus moralisantes, telles « c'est bien la dernière fois que j'prends l'métre tout'seule ». Et tout au long de ce processus, les interlocuteurs, quant à eux, mettent leur crédulité en suspens jusqu'à la fin du récit où cette crédulité, qui ne tenait parfois qu'à un fil, peut s'évanouir au profit d'un jeu conversationnel où les uns démentent le discours et les autres, au contraire, le réaffirment ; on entend alors des locutions qui peuvent traduire un émerveillement autant qu'une remise en question : « C'est pas possible ! » ; « C'est pas vrai ! » ; « Arrête de raconter des histoires ! » ; « Arrête ton char ! » ; « Faut pas pousser ! » ; « Tu rigoles ! » ; « C'est du n'importe quoi ! » ; « C'est une histoire de fou ! »... Certaines locutions ont même une tournure très imagée, telle « Faut pas pousser mémé dans les orties ! » Et d'un démenti à l'autre, le narrateur tente de garantir ses dires : « Mais puisque je vous l'dis ! » ; « Je t'assure ! » ; « Non, mais pour qui tu m'prends ? », allant même jusqu'à prendre à témoin le journal, la radio ou la télé, comme si ces derniers représentaient les ultimes notaires de nos dires, les authentifiant de leurs sceaux. Il existera toujours une interrogation sur ce que serait la vérité ; il n'y a pas, en fait, de « vérité vraie » ou

comme nous l'a appris Pirandello, « à chacun sa vérité ».

Sortir du registre narratif pour retourner à la conversation est souvent plus difficile que d'y entrer - un silence gêné accompagne parfois la fin d'un échange d'histoires, chacun cherchant dans les méandres de sa mémoire pour en dénicher une autre mais n'y arrivant pas... ; dans ce silence, certaines personnes émettront un « Eh, oui ! » ou un « C'est comme ça » et puis, un téméraire osera changer de registre ou de thème en annonçant, « C'est pas pour changer de conversation mais... » ou « Ça n'a rien à voir avec ce qui tu viens de dire, mais l'autre jour... », « Ça me fait penser à qu'chose qui m'est arrivé il y a pas longtemps... ». Intervient ensuite un échange conversationnel ou, parfois, d'autres histoires.

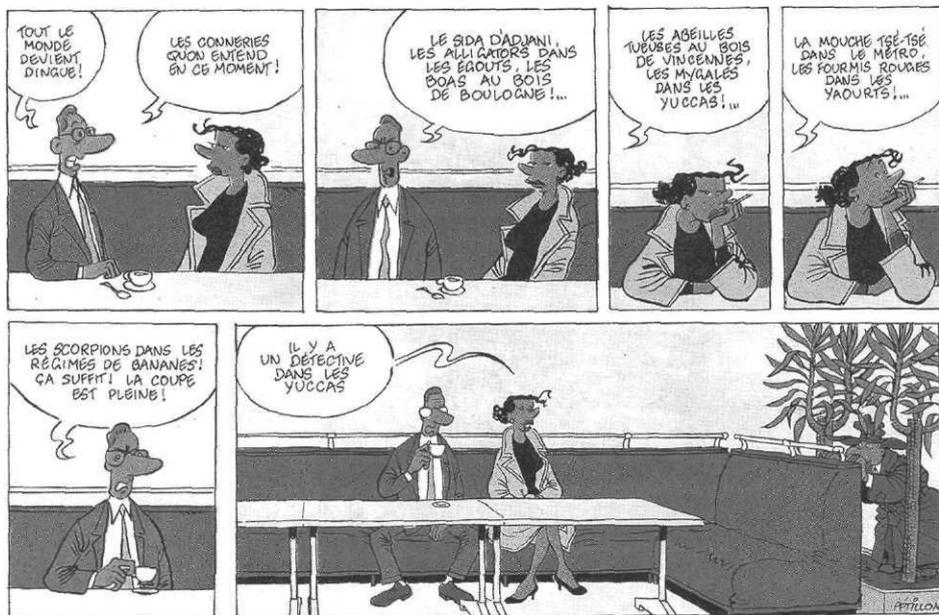
Thèmes

Que raconte-t-on exactement lors de nos échanges ? Tout notre univers quotidien y passe, depuis les clochards du coin jusqu'aux stars de nos médias, des injustices dont nous avons souffert aux épreuves que nous avons surmontées, à nos petites bravoures, nos grands chagrins ou nos frayeurs, à des situations embarrassantes... L'histoire suivante nous aidera à entrer en matière ; elle est rapportée comme une expérience absurde vécue par un voisin¹⁴ :

La famille Métivier part en week-end. Ses voisins, les Dupuis, ont un chien qui, le jour avant le retour des Métivier, revient avec un lapin dans la gueule. Le reconnaissant comme le lapin adoré des Métivier, les Dupuis se sentent complètement coupables et, plutôt que d'avouer les faits, ils passent la journée à chercher exactement le même lapin qu'ils achètent et mettent dans le jardin des Métivier. Ces derniers reviennent de leur week-end et quelques jours plus tard,

Monsieur Métivier dit à Monsieur Dupuis, « Imaginez vous ! Juste avant que nous partions, notre lapin est mort et nous l'avons enterré dans le jardin. Voilà qu'à notre retour je retrouve le trou vide et mon lapin vivant ! »

Les thèmes de nos histoires sont tout aussi infinis que les expériences humaines auxquelles ils se rapportent, faisant écho au truisme « la réalité dépasse la fiction ». Certains recouvrent ceux souvent répétés sous le genre de « légendes urbaines » ou « rumeurs »¹⁴. Partout dans le monde, par exemple, les « fast food », les supermarchés ou les restaurants étrangers font l'objet de tout un tissu narratif à travers lesquels ils sont décriés, accusés des pires vilénies culinaires : rats introduits dans la friture des KFC ; mygales qui se glissent entre des bananes au supermarché ; chats et chiens passés pour du poulet dans la cuisine « chinoise »¹⁵. Sans oublier ces serpents qui se lovent dans les vêtements d'un grand magasin, ces extraterrestres dont les soucoupes sillonnent nos cieux et qui endossent notre identité¹⁶. Certains thèmes rejouent avec d'autres personnages dans d'autres lieux mais présentant toujours la même intrigue, dévoilant les mêmes préoccupations : ainsi, l'alligator des égouts de New York se retrouve-t-il à Hong Kong, le fou au crochet erre-t-il d'une campagne sombre à une autre, l'animal est avalé vivant par de nombreuses bouches dans de nombreuses contrées. Combinant les peurs et les désirs de nos sociétés post-industrielles, ces histoires ressemblent fort à une galerie d'horreurs où fantasme et réalité s'entrecroisent et où l'humain s'interroge une fois encore sur les tréfonds de son être et les pulsions monstrueuses qu'il projette sur son environnement. Ici aussi, on tente de conjurer la peur de l'autre qui se fait de plus en plus présent, d'exiler l'étrangeté et l'étranger pour ensuite les apprivoiser.



ill. Pétillon, *Un Détective dans le Yucca*, Albin Michel/L'Écho des Savanes

Nos histoires traduisent également un penchant pour tout ce qui relève des domaines tabous (sexualité, scatologie...), ce qui relève de l'incongru, l'excès, l'inhabituel, le fantasque. Nous nous régalons à narrer nos prouesses, nos tours de force, qu'ils soient physiques, mentaux ou verbaux, nos rencontres avec des excentriques, des personnes bizarres ou en marge qui osent s'opposer au « mainstream », aux standards d'une société bien réglée.

D'autres thèmes s'attachent à des groupes déterminés qui les colportent d'une génération à l'autre, puisant dans leur passé pour expliquer le présent ou puisant dans le présent pour en exorciser la peine, la pesanteur ou l'intensité. Je pense ici à tous ces portraits de famille peints par des mots, histoires de honte ou de fierté, problèmes d'héritage, anecdotes sur quelques originaux qui se sont soustraits au code familial et qui, pour le meilleur ou pour le pire, n'ont pas

suivi le droit chemin... et puis à tous ces paradis perdus évoqués autour d'une table : « on avait tout, on n'a plus rien » ; « on était noble ou riche » : nous nous réconfortons dans notre quotidien en remontant le temps pour expliquer, comparer, disculper¹⁷.

Je pense également aux histoires coutumières à certaines professions surtout celles exigeant un contact régulier avec le public... les unes comme les autres racontent des souffrances, des tribulations, des problèmes relationnels ou hiérarchiques. On y retrouve également le répertoire de la bêtise humaine. Souvent humoristiques, elles sélectionnent les travers des hommes et des femmes, leurs sottises, leurs maladroites, leurs comportements pittoresques... Comme celle que j'ai entendue de la bouche d'un médecin qui narre ses patients bizarres tel celui dont le corps était tellement immense qu'il lui fallait au moins cinq aides-soignants pour le retourner, dix pour le bouger d'un lit à un autre. Et comble des combles, en l'auscul-

tant, le médecin dit avoir trouvé un sandwich soigneusement caché dans l'un de ses multiples replis ! Ou bien, l'histoire du dentiste à qui deux cousines dodues ont demandé de verrouiller leur bouche pour les empêcher de manger. Souhaitant les aider, il leur confectionne une sorte de grillage dentaire. Et comme si l'histoire n'était pas déjà suffisamment étonnante, il ajoute que quelques jours plus tard, il les avait croisées dans un cocktail où elles s'empiffraient de petits fours en les enfournant avec acharnement à travers le grillage ! Personne n'accuserait ces praticiens d'une entorse au serment d'Hippocrate, puisque dans ce cas, c'est l'histoire qui compte et non le patient¹⁸.

D'autres histoires portent plutôt sur l'incompétence ou les excès de ceux dont les métiers sont admirés ou redoutés : histoires de ciseaux retrouvés dans le corps d'un patient récemment opéré ; de policiers aux mains baladeuses ; de fêtes rabelaisiennes organisées par les inspecteurs des douanes à partir de toutes les denrées alimentaires confisquées ; de prouesses amoureuses des vendeurs de porte à porte ; de l'imagination et l'adresse de certains cambrioleurs. L'histoire suivante que j'ai entendue aussi bien à New York qu'à Paris en est un bon exemple. Elle est souvent racontée comme un fait divers vécu par le voisin d'un voisin. À l'entendre la première fois, on y croit dur comme fer :

Un homme cherche en vain sa voiture là où il l'avait garée. Il conclut à un vol mais quelques heures plus tard, il retrouve sa voiture garée dans l'emplacement original avec, glissé sous l'essuie-glace, un mot disant : « Nous sommes vraiment navrés de vous avoir occasionné des inconvénients. Ma femme devait accoucher et j'étais tellement désespéré que j'ai emprunté votre voiture. Pour nous faire pardonner, nous vous avons acheté des billets pour le match de foot de ce samedi [ou, selon les circonstances, une autre représentation très prisée] en espérant qu'ils vous feront plaisir. »

Quand, quelques jours plus tard, l'homme et sa femme rentrent de leur sortie, ils découvrent que leur maison a été entièrement vidée. Il s'avère, en effet, que la voiture avait été volée par un « gang de spécialistes » qui avait repéré les habitudes du couple et avait monté ce scénario pour les escroquer.

Certains lieux sont empreints de souvenirs que l'on évoque : accidents, rencontres, crimes, personnalités illustres leur sont inextricablement rattachés¹⁹. D'autres alimentent plutôt notre curiosité, l'exemple le plus patent étant celui des souterrains parisiens... décrit dans ce superbe ouvrage qu'est celui de Barbara Glowczewski et Jean-François Matteudi publié en 1983 sous le titre de *La Cité des cataphiles*. « Cataphiles » renvoie ici à ces promeneurs clandestins arpentant le réseau des anciennes carrières de Paris, « héritiers d'une longue tradition de descentes qui, avec constance et discrétion, entretiennent les anecdotes et légendes souterraines de la ville²⁰. » Ces « bruits de fond » ne cessent de s'étoffer dans un va-et-vient constant entre la surface et le souterrain, les cataphiles et leurs admirateurs ou leurs détracteurs. Merveilleuses ou terrifiantes, leurs histoires parlent du clandestin et de la clandestinité, d'échappées à la police, de l'occulte, du pervers, du scabreux²¹, de héros et des bandes mythiques du sous-sol, de monstres souterrains qui menacent l'ordre de la surface, de l'amour sauvage... Ce monde secret, clos, caché, se raconte juste assez pour attiser le mystère et en fin de compte augmenter son secret.

Fonction

Qu'elles soient racontées entre amis, collègues ou voisins, ces histoires ont des fonctions allant bien au-delà du simple plaisir de raconter : passant de l'auto-panégyrique à l'*exemplum* et l'avertissement, elle informent, conseillent, expliquent et exorcisent. Se concentrant sur nos vies quotidiennes,

elles en dégagent les contradictions et l'angoisse, soulignant l'ambiguïté inhérente à nos rapports relationnels, l'ambivalence de nos sentiments et les contours brumeux de nos perceptions.

Quel que soit leur contenu, toutes ces histoires se ressemblent par la position qu'elles occupent dans nos vies et par la manière qu'elles ont de nous raconter. Par des formes diverses nous clamons nos différences pour mieux exister dans un ensemble, nous nous défendons d'une réalité en éclats que nous tentons de contenir et à laquelle nous avons envie de donner un sens : « écoutez-moi », « regardez-moi », « je suis différent » ou « je suis comme vous », « j'existe »...

C'est par la parole, et surtout par nos histoires, que nous formons un pacte de solidarité renforcé par des mots : prises dans leur ensemble, ces histoires fonctionnent comme une galerie de glaces où chacun se regarde et se reflète dans un labyrinthe de réfractions infinies. S'y réfléchit surtout une image que nous avons envie de donner de nous-mêmes et que nous nous renvoyons mutuellement ; un langage ré-créatif qui recycle la réalité pour s'en défendre.

Conclusion

Ça me fait penser à une expérience qu'un ami de ma sœur a racontée avec énormément

d'ardeur pour illustrer le moment le plus embarrassant de sa vie :

Il devait acheter un cadeau de mariage et s'est rendu pour cela dans une galerie d'art. Là, il trouve un vase magnifique, le cadeau parfait... Mais quand il en découvre le prix, il s'empresse de remettre le vase sur l'étagère d'où il l'avait pris. Par un malheur des plus terribles, il laisse tomber le vase qui se brise en deux à ses pieds. La vendeuse lui annonce alors qu'il sera obligé d'acheter le vase tant désiré et maintenant abîmé. Il lui dit de l'emballer quand même car il s'arrangera avec les mariés pour le faire réparer. Mais il avait sa petite idée derrière la tête. Il assiste donc au mariage et, le moment venu, il présente son cadeau à la mariée, prétend trébucher... le cadeau s'envole de ses mains pour tomber aux pieds de la mariée. Il se confond alors en excuses mais propose de défaire quand même l'emballage. C'est en regardant le contenu de la boîte que les convives se rendent tous compte qu'il avait menti et orchestré la scène qui venait de se dérouler... En effet, la vendeuse avait soigneusement emballé les deux morceaux séparément !

Chose étrange... l'ami de ma sœur n'est pas le seul à avoir vécu cette situation ; d'autres amis d'amis ont également été pris dans le même flagrant délit de mensonge... je peux vous le certifier, je les ai tous entendus !²² ■

Notes

1. Georges Jean : *Le Pouvoir des contes*, Paris : Casterman, coll. « E3 », 1981, p. 183.
2. *Ibid.*, p. 195.
3. Linda Degh : *American folklore and the mass media*, Bloomington : Indiana University Press, 1994.
4. William Labov : *Le Parler ordinaire : la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris : Les Éditions de Minuit, Le sens commun, 1978.
5. « Préface », *Voix d'Afrique. Anthologie I, poésie*, Paris : Classiques Africains, 1997, p. 12.
6. Barbara Glowczewski, Jean-François Matteudi et al. : *La Cité des cataphiles, mission anthropologique dans les souterrains de Paris*, Paris : Librairie des Méridiens, 1983, p. 123.
7. « Badineries entre copains », in *Graines de parole : puissance du verbe et traditions orales, écrits*

pour Geneviève Calame-Griaule, Paris : Éditions du CNRS, 1989, p. 91-105 ; « Conter, raconter, badiner », in *Le Renouveau du conte*, éd. Geneviève Calame-Griaule, Paris: Éditions du CNRS, 1991, p. 105-113.

8. Joel Kostman, un des « copains », a publié une version romancée de leurs histoires sous le titre de *Keys to the City : Tales of a New York City Locksmith*, New York, DK Publishing, Inc., 1997.

9. Voir, par exemple, les œuvres de J.M. Gourio qui tente de reconstruire par écrit les dires dans nos bistrots : *Brèves de Comptoir*, Paris : Éditions Michel Lafont, 1997.

10. Op.cit.

11. Certaines pages « web » demandent à leurs lecteurs de communiquer leur vécu en histoires ; de nombreux récits transmis d'amis en amis, de connaissances en connaissances par le courrier électronique ; plusieurs « nouveaux conteurs » ont leur propre « page web ».

12. Voir : l'« adua » de Véronique Champion-Vincent et Jean-Bruno Renard : *Légendes urbaines : rumeurs d'aujourd'hui*, Paris : Éditions Payot, « Documents », 1992 ; Rodney Dale : *It's true, it happened to a friend : a collection of urban legends with illustrations by Zé*, London : Duckworth, 1984.

13. L'histoire m'a été racontée par une amie qui l'avait entendue à un dîner où les convives échangeaient des histoires après le repas.

14. Cf., par exemple, Véronique Champion-Vincent, op.cit. ; Jean-Noël Kapferer : *Rumeurs : le plus vieux média du monde*, Paris : Éditions du Seuil, 1987. Voir également : Amanda Leslie Bishop : *The Gucci kangaroo and other Australian urban legends*, N.S.W. Hornsby : Australian Publishing, 1988 ; June Skinner Sawyers : *Chicago sketches : urban tales, stories, and legends from Chicago history*, Chicago : Wild Onion Books, 1995 ; William Neville Scott : *Pelicans & chihuahuas and other urban legends : talking about folklore*, St. Lucia : University of Queensland Press ; Portland, Or. : Distributed in the USA and Canada by International Specialized Book Services, 1996.

15. De nombreuses études à ce sujet ont été publiées aux États-Unis (consulter les *Journal of American Folklore*, *Journal of the Folklore Institute*, couramment *Indiana Folklore*). Voir également, Jan Harold Brunvand : *The Vanishing hitchhiker : American urban legends and their meanings*, New York : Norton, 1981 ; *The Choking doberman and other « new » urban legends legends*, New York : W.W. Norton, 1984 ; *The Mexican pet : more « new » urban legends and some old favorites*, New York : Norton, 1986 ; *Curses, broiled again ! : the hottest urban legends going*, New York : Norton, 1989 ; *The Baby train and other lusty urban legends*, New York : W.W. Norton, 1993.

16. Jenny Randles et Peter A. Hough : *World's best « true » UFO stories*, illustrated by Jason Hurst, New York : Sterling Pub. Co., 1994.

17. Voir, par exemple, Festival of American Folklife. Family Folklore Program, « *I'd like to think they were pirates* » : *stories and photographs collected by the Family Folklore Program of the Festival of American Folklife*, Washington : Smithsonian Institution, National Park Service, 1975 ; Steven J. Zeitlin, Amy J. Kotkin, Holly Cutting Baker : *A Celebration of American family folklore : tales and traditions from the Smithsonian collection*, New York : Pantheon Books, 1982 ; Deirdre Ann LaPin, Louis Guida, Lois Pattillo : *Hogs in the bottom : family folklore in Arkansas*, Little Rock, Arkansas : August House, 1982.

18. Voir, par exemple, Kathryn Montgomery Hunter : *Doctors' Stories: The Narrative Structure of Medical Knowledge*, Princeton : Princeton University Press, 1991.

19. Eleanor F. Wachs : *Crime-victim stories : New York City's urban folklore*, Bloomington : Indiana University Press, 1988.

20. Op.cit., p.11

21. Ibid., p. 205

22. À la fin de ma communication, une dame est venue vers moi et m'a dit que cette même histoire se racontait dans sa famille sur un de ses oncles considéré comme avare. Son vase à lui s'est brisé en « mille morceaux », si bien que la vendeuse avait dû emballer une multitude de morceaux.